

Fils et petit-fils de ministre, ce touche-à-tout passionné des médias n'a cessé de faire des allers et retours entre l'université et la politique. À quatre mois de la présidentielle, cet optimiste observe le monde en historien

Jean-Noël Jeanneney, l'histoire en héritage

Tout petit, il habitait avec sa famille rue d'Assas, à côté du jardin du Luxembourg, à Paris. Jeune homme, il a émigré rue de Bièvre où l'un de ses voisins s'appelait François Mitterrand. Il y a trente ans, lorsqu'il s'est marié, il s'est installé dans l'appartement de sa femme, rue Galande. Autant dire que pour Jean-Noël Jeanneney, né à Grenoble où son père était professeur d'économie politique, le Quartier latin à Paris est son quartier. « J'aime cet endroit, dit-il, tranquillement installé dans son salon d'où l'on aperçoit les tours de Notre-Dame. Je suis entre le vieux Paris et la modernité d'Hausmann. » Contre ses fenêtres, il y a Saint-Julien-le-Pauvre, la plus ancienne église de Paris. Le square René-Viviani, qui la côtoie, était occupé au XVII^e siècle par de vieilles maisons, abattues depuis. « Un décor d'historien. » Et cet appartement aux murs blancs fut un temps l'atelier de Pierre Soulages.

Si l'on n'y prend garde, on peut rester une journée entière avec Jean-Noël Jeanneney. Il suffit de laisser parler cet intarissable conteur aux allures de jeune homme à 69 ans sonnés. Homme de médias - il anime depuis treize ans avec brio chaque samedi sur France Culture son émission « Concordances des temps » -, écrivain, homme politique, bon père et enfant admiratif du parcours de ses ancêtres, il a mille anecdotes en tête. Mais se dit d'abord historien. « J'ai fait pas mal d'escapades hors de l'université, reconnaît-il, mais toujours au nom de la continuité d'un métier que j'ai choisi très jeune. » Avant de rentrer à Normale-Sup, il se rêvait philosophe. Michel Foucault et Jean Hyppolite l'en ont déconseillé. « L'histoire, dit-il, c'est une manière de réfléchir à notre actualité. »

Un parcours universitaire somme toute assez classique dans cette famille de sept enfants (un huitième est mort très tôt) où l'on compte un chercheur, un professeur d'économie politique, un membre du Conseil d'État, un architecte..., et où il était normal que les femmes travaillent. « J'appartiens à la bourgeoisie culturelle, prévient-il, pas à la bourgeoisie d'argent. » Une famille alliée au protestantisme par sa mère, une Monod. « Une de mes grands-mères que j'aimais beaucoup était dreyfusarde, raconte-t-il. Elle réunissait, dans une société de lectures, juifs et protestants. »

« J'ai fait pas mal d'escapades hors de l'université, mais toujours au nom de la continuité d'un métier que j'ai choisi très jeune. »

Une famille marquée enfin par la politique. Le grand-père, Jules Jeanneney, que son petit-fils a connu jusqu'à l'âge de 15 ans, a fait de la politique de façon continue. Parlementaire à partir de 1902, ce laïque radical, fils d'un notaire, a fini président du Sénat et a été deux fois ministre (de Clemenceau et de De Gaulle à la Libération). « Je ne dis pas que je me retrouve dans tous ses comportements car il était très juriste, mais j'ai publié son journal inédit. »

Un héritage que Jean-Noël Jeanneney tient aussi de Jean-Marcel Jeanneney, mort en septembre 2010, à 99 ans. Deux personnalités différentes - le père scientifique et le fils littéraire - mais finalement très proches et qui se téléphonaient chaque jour. « Mon père, plusieurs fois ministre du président Charles de Gaulle, était profondément social et a voté à gauche

dans le gouvernement de Gaulle, de septembre 1944 à novembre 1945, et le fils de Jean-Marcel, plusieurs fois ministres sous la présidence du général de Gaulle.



COUPS DE CŒUR

LES PERSONNALITÉS Clemenceau et de Gaulle

« Tous les deux sans ordre de préférence. Clemenceau dont j'ai publié la correspondance et dont j'ai rédigé un portrait ; de Gaulle que j'ai rencontré en décembre 1969, lorsque j'ai accompagné mon père qui fut un de ses ministres et l'un des quatre à lui rendre visite à Colombey-les-Deux-Églises, alors son lieu de retraite. Chez l'un comme chez l'autre, certains aspects me déplaisent mais ce sont d'abord et surtout des sources d'inspiration très fortes. »



Georges Clemenceau

UNE ŒUVRE

L'Anthologie de la poésie française

« Quand on demandait à de Gaulle son œuvre préférée, il répondait que c'était celle qu'il venait de lire. Une façon de se dérober que je comprends. Mais s'il fallait choisir absolument, je dirais *L'Anthologie de la poésie française* d'André Gide. J'emmène cet ouvrage à chaque fois que je vais à l'étranger. Quand j'entends parler anglais pendant des journées entières, j'ai besoin de lire le soir de la poésie française. Sinon, j'aime aussi Stendhal, Montaigne, La Fontaine, Voltaire et Victor Hugo, beaucoup plus que Pascal, Bernanos et Claudel. »

UN LIEU

La Seine à Paris

« J'observe que tout ce que j'ai fait de passionnant a eu lieu au bord de la Seine : Bercy, la BNF, Radio France. J'aime ce lieu, plutôt sur la rive gauche où j'habite, un quartier si vivant même s'il devient un peu trop bourgeois. C'est un bonheur de marcher le long de la Seine ou de circuler à vélo, ce que je faisais lorsque j'étais à Normale sup' et que j'ai recommencé à faire avec Vélib' »



MICASTRO JURBAIMAGES

à partir du second tour de la présidentielle de 1974. J'avais 17 ans quand il est entré au gouvernement. D'entrée de jeu averti que c'était provisoire. Et mes deux fils ne sont pas plus impressionnés que moi par cet héritage paternel et maternel. » Puisqu'il ne faut pas oublier Pierre Cot, le père de sa femme, ministre du Front populaire, et son beau-frère Jean-Pierre Cot, un an ministre de Mitterrand.

Avec une telle famille, Jean-Noël Jeanneney ne s'est pourtant pas posé la question d'une carrière politique, même quand il s'est présenté au suffrage en 1993. « Je savais que je ne serais pas élu en pleine vague RPR. » De même, être la plume d'un homme politique, non merci. Il a refusé en 1966 d'être celle de Gilbert Grandval, ministre du travail de Pompidou, gaulliste de gauche. Il aimait trop l'indépendance que donne l'université. « Je n'ai pas regretté que ma vie ait tourné autrement. »

À Normal-Sup, il se retrouve avec Régis Debray. C'était la génération de la fin de la guerre d'Algérie. L'enseignement y était plus proche du XIX^e siècle que de celui de son fils aîné qui a fait khâgne quarante ans plus tard. À la sortie en 1967 il part pour un tour du monde et rejoint Paris en 1968 pour effectuer son service militaire au moment des manifestations qu'il regarde avec passion. Mais en uniforme.

Ensuite, « professeur à Science Po, j'ai pu revenir plusieurs fois après être parti ailleurs. Et toujours avec plaisir. » Quand la gauche accède au pouvoir, il n'appartient pas au PS (toujours son goût de l'indépendance). « En fait, j'étais un réformiste de gauche et je gardais une admiration pour de Gaulle. Mais j'ai voté pour Mitterrand en 1981 et quand, en 1982, s'est posée la question de savoir qui dirigerait Radio France, je n'étais pas disqualifié. »

À son arrivée dans la maison ronde, on regarde comme ●●●

REPÈRES

QUELQUES DATES

● **2 avril 1942.** Naissance à Grenoble. Il est le petit-fils de Jules Jeanneney, ministre d'État

● **1965.** Agrégé d'histoire.
● **1977.** Professeur des universités.
● **1982-1986.** Président-directeur général de Radio France.
● **1988-1989.** Préside la mission du Bicentenaire de la Révolution.

● **1991-1993.** Secrétaire d'État au commerce extérieur puis à la communication.
● **Depuis 1999.** Anime chaque semaine sur France Culture l'émission *Concordance des temps*.

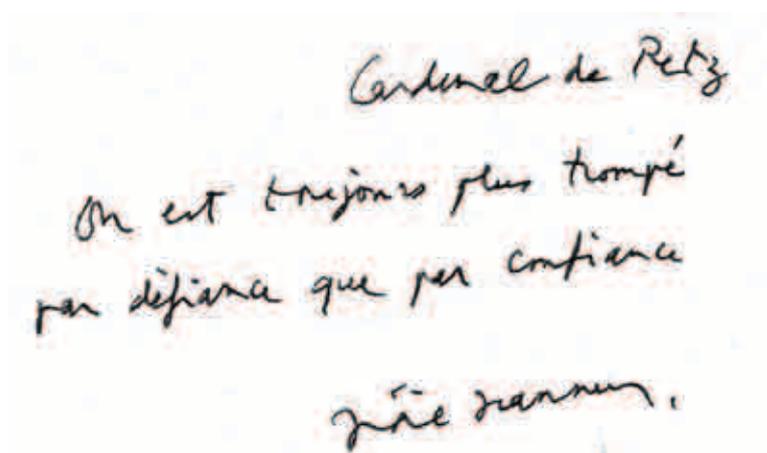
● **2002-2007.** Président de la BNF.
● **Depuis 2003.** Préside le comité scientifique des rendez-vous de l'histoire de Blois.
● **Le 7 juin 2009.** Élu président des Rencontres d'Arles.



Jean-Noël Jeanneney préside, depuis 2003, le comité scientifique des rendez-vous de l'histoire de Blois. Ci-dessus, lors du lancement de la 12^e édition « Le corps dans tous ses états », en octobre 2009.

« L'histoire, c'est une manière de réfléchir à notre actualité. »

Agrégé d'histoire, Jean-Noël Jeanneney a été successivement président-directeur de Radio-France, secrétaire d'État au commerce extérieur puis à la communication, ainsi que président de la Bibliothèque nationale de France. Il anime aujourd'hui une émission sur France-Culture.



●●● une « drôle de chose ce type de 40 ans », chassé par la droite quatre ans et demi plus tard. « J'ai écrit un livre sur cette période, comme je l'ai fait à chaque fois que j'ai dû quitter un poste. » Même à gauche, on le trouvait un peu raide. En 1985, Laurent Fabius, premier ministre, le convoque pour lui demander de mettre Pierre Douglas le matin sur l'antenne. « J'ai refusé, c'était un chansonnier. » En 1986, « Édouard Balladur, ministre de l'économie, m'a envoyé l'Inspection des finances pour prouver que les auditeurs de France Culture coûtaient trop cher. Quant à Philippe de Villiers, il voulait la mort de la radio locale que j'avais créée dans son fief. Heureusement, mon successeur, Roland Faure, avait le patriotisme de Radio France chevillé au corps. »

Retour à la case université. Mais François Mitterrand qui l'a pris en sympathie lui demande de présider l'organisation des cérémonies du bicentenaire en 1989. Ses deux pré-

décesseurs - Michel Baroin et Edgar Faure - étaient morts. « Rien n'était préparé et j'avais une petite équipe que les journaux brocardaient sans cesse. Tandis que les intellectuels se bagarraient sur le sens de la Révolution française. Mais François Mitterrand y tenait et c'est à ce moment-

« Pour moi la gauche signifie justice, laïcité (au sens de respect des croyances) et conviction que le marché ne donne pas seul le meilleur des mondes, il faut que l'État intervienne. »

là que je l'ai beaucoup vu. » Au début, Jack Lang, qui avait eu l'idée du défilé de Jean-Paul Goude, veut lui chiper le dossier. « Michel Rocard m'a fait une lettre en disant que l'emporteraient les projets que j'avais élaborés. » Le vent a commencé à tourner et, en juillet, un million de personnes sont venus écouter Jessye Norman chanter *La Marseillaise*.

Après ce succès, Mitterrand lui propose d'entrer au gouvernement.

Lorsque Édith Cresson intègre Matignon, il devient secrétaire d'État au commerce extérieur. « J'étais le dernier de la liste, mais ravi, et j'ai trouvé cela intéressant. Ensuite, quand Édith Cresson a été remplacée par Pierre Bérégovoy, j'aurais pu devenir secrétaire d'État aux universités, mais Jack Lang ne voulait pas de moi. Alors je suis allé à la com-

munication. J'étais dans mon rôle. J'ai mis Arte sur le cinquième réseau et fait une loi auquel je tiens beaucoup : celle sur le dépôt légal de l'audiovisuel. »

En 1993, retour à Science-Po pour quelques mois qui durent en fait neuf ans. En 1994, en pleine cohabitation, Mitterrand l'aurait bien vu à la tête de la Bibliothèque nationale de France, mais Édouard Balladur, devenu premier ministre, a refusé.

Le candidat malheureux devra attendre 2002 pour rejoindre cette grande maison, non sans avoir failli, en 2000, devenir garde des sceaux au départ d'Élisabeth Guigou de la chancellerie.

À la BNF, il est très bien reçu. « À Radio France, à chaque fois qu'on voulait déplacer un sou, un fonctionnaire téléphonait à Libération pour protester. Là, j'étais dans une maison qui avait des bleus à l'âme. Il fallait lui redonner confiance. » Comme lancer de grands projets. En 2007, il aurait pu être prolongé, mais on était en avril et les chiraquiens pensaient qu'avec l'arrivée à l'Élysée de Nicolas Sarkozy ou de Ségolène Royal, ce poste allait leur échapper. Alors Jean-Noël Jeanneney a dû céder sa place.

Aujourd'hui, il suit avec beaucoup d'intérêt la campagne présidentielle. Il a voté aux primaires socialistes sans dire pour qui, car il voulait ensuite aider le gagnant à battre Nicolas Sarkozy. S'il est de gauche, c'est d'abord en héritier des grands combats de Dreyfus, Léon Blum et de Gaulle « que je ne mets pas à

droite, lui qui a présidé en 1945 le gouvernement le plus à gauche de la République. Pour moi, la gauche signifie justice, laïcité (au sens de respect des croyances) et conviction que le marché ne donne pas seul le meilleur des mondes, il faut que l'État intervienne. »

En attendant, ce sont les passionnés d'histoire qui font appel à lui. Il avait fondé à Pessac un festival du film d'histoire. Du coup, les rencontres de Blois lui ont demandé de devenir leur président. Et celles d'Arles ont fait de même. Sans doute parce qu'en poste à la BNF il avait beaucoup développé la galerie de photographies. En fait, il pourrait être président en tout genre admet-il en riant, lui qui préside aussi Europartenaires, un groupe de réflexion qui lui permet de rester proche des milieux européens et de Mathieu, son plus jeune fils, qui revient de Maastricht où il a effectué un stage Erasmus. « L'Europe est notre avenir », dit cet optimiste, qui ajoute : « Je ne suis pas l'homme d'un long gémissement. »